

Histoire d'une maison

**Simone
Bitton**

[...] A Ramla, les maisons arabes étaient en bon état. L'électricité avait été coupée, mais il y avait l'eau courante. Trente-six familles d'immigrants juifs de Bulgarie prirent possession des premières maisons mises à leur disposition par le gouvernement militaire. Les Palestiniens avaient tout perdu, les juifs rescapés d'Europe trouvaient dans leurs maisons abandonnées tout ce dont ils avaient besoin pour recommencer à vivre : des tables, des chaises, des armoires, des casseroles, des assiettes, des vêtements, des postes de radio. Et même des photos de famille et des animaux domestiques...

Tom Seguev
1949. *Les Premiers Israéliens*

Pour marquer le double cinquantenaire de l'Etat d'Israël et de la tragédie palestinienne, voici une petite histoire vraie. Ce sont ses protagonistes qui me l'ont racontée.

C'est l'histoire d'un Palestinien, d'une Israélienne, et d'une maison dans laquelle ils ont grandi l'un après l'autre – trio banal comme l'histoire de la Palestine et d'Israël en a tant connu. Mais dans ce cas précis, les choses se sont passées de telle sorte que l'on a tout d'abord du mal à y croire. Puis on se prend à rêver : s'il y avait plus d'histoires de ce genre à raconter, la commémoration serait moins triste.

Le Palestinien se nomme Bashir al-Kheiry. Il est né en 1942 à Ramla. L'Israélienne s'appelle Dalia Ashkenazi, et elle est née en 1947 en Bulgarie.

En juillet 1948, lorsque Ramla est conquise par les troupes du jeune Yitzhak Rabin, leurs deux enfances ont changé de monde : lui, six ans, prend la route de l'exil ; elle, un an, embarque sur un vieux rafiot pour la Terre promise. Quelques semaines plus tard, la maison des al-Kheiry est donnée aux Ashkenazi dans le cadre de la distribution des « biens des absents » palestiniens aux nouveaux immigrants juifs. L'histoire ne dit pas si les nouveaux occupants ont utilisé les draps et les ustensiles

de cuisine laissés par leurs prédécesseurs, mais on peut imaginer ce que l'on veut.

Pendant qu'elle grandissait dans une ville désormais peuplée de juifs et dont les noms de rues avait été hébraïsés, il faisait à Gaza l'apprentissage de la misère, de l'humiliation et de la colère. Comme la plupart des réfugiés palestiniens, la nostalgie et la frustration lui faisaient idéaliser le souvenir d'un passé insouciant où sa modeste maison natale prenait des allures de château.

Ils auraient pu ne jamais se connaître. Mais en été 1967, après l'abolition de la « ligne verte », les premiers jours d'occupation donnent lieu à d'étranges retrouvailles. Bravant la peur et cédant à la nostalgie, des milliers de Palestiniens se mettent spontanément à sillonner le pays, venant des camps de réfugiés de Gaza et de Cisjordanie pour revoir leurs villes et leurs villages d'origine. Beaucoup découvrent que leurs villages ont disparu, tout simplement rasés et rayés de la carte. D'autres se heurtent à des portes fermées et à des invectives. Bashir al-Kheiry, lui, a eu de la chance. Un matin de juillet, dix-huit ans après son exode, il fait, tremblant d'émotion, le trajet inverse vers Ramla, cette fois-ci dans un autobus israélien. Il erre dans les rues, se rattachant à des bribes de souvenirs, aux indications confuses données par son vieux père. Enfin, il reconnaît la maison grâce au citronnier planté le jour de sa naissance et qui est toujours là, derrière la bâtisse, couvert de fruits.

Il frappe à la porte. Dalia ouvre. Il se présente, en un anglais hésitant. Elle sourit, s'excuse du « désordre », et l'invite à entrer. Elle n'avait jamais parlé à un Palestinien avant ce jour. Il n'avait jamais adressé la parole à un Israélien auparavant.

Elle avait 19 ans, jolie, fraîche, rieuse et romantique. Il en avait 25, timide, idéaliste et aventureux. C'est une histoire qui commence comme une histoire d'amour, mais il ne s'agit pas d'une histoire d'amour. Il s'agit de beaucoup plus que cela : l'histoire d'un lien profond et indéfectible, souvent douloureux, entre deux personnes que tout sépare, mais qui

partagent deux choses essentielles – un sens inné et intransigeant de la justice, et l'amour d'une maison dans laquelle ils ont grandi l'un après l'autre. La maison de Bashir, devenue la maison de Dalia. Une maison de Palestine devenue une maison d'Israël. Une maison comme il y en a des milliers, mais une relation triangulaire comme il n'en existe qu'une. Car même si l'on est tenté de les considérer comme des personnages symboliques, Bashir et Dalia sont avant tout des êtres de chair et de sang, universels parce que uniques. Leur histoire ne peut être lue comme une parabole que parce qu'elle est vraie ; elle ne peut être un exemple que parce qu'elle est exceptionnelle.

De 1967 à 1969, une amitié insolite se noue entre les deux jeunes gens et leurs familles respectives. Bashir revient souvent à Ramla, accompagné de son frère, de ses oncles, et une fois même de son vieux père devenu aveugle. Dalia rend à son tour visite à la famille al-Kheiry à al-Bireh. Elle y voit quelques citrons de « son » arbre, offerts plusieurs mois plus tôt, trônant depuis à la place d'honneur dans le modeste salon de ses hôtes. Elle qui ne s'était jamais posé de questions politiques, se met à lire tout ce qui lui tombe sous la main concernant la conquête de Ramla en 1948. Elle lit les mémoires d'Yitzhak Rabin, interroge des anciens combattants, découvre des témoignages de massacres et s'horripile. Son patriotisme est intact, mais il cesse d'être innocent.

Bashir, pour sa part, voit en Dalia, en sa gentillesse, en sa sincérité, la preuve que la vie commune est possible avec les Israéliens. C'est l'époque des grandes utopies gauchistes et militantes : il rejoint secrètement les rangs du Front démocratique pour la Palestine, qui prône l'établissement d'un Etat laïque et démocratique sur tout le pays. La lutte armée sera un moyen d'ouvrir les yeux du monde, doit-il se dire, et les lendemains chanteront après la violence.

Il est arrêté une première fois en 1968, torturé et relâché faute de preuves. Dalia, qui est sûre de son innocence, se fâche avec ses parents (qui exigent qu'elle cesse de fréquenter

un « terroriste »), et lui rend visite le jour de sa libération. En 1969, il est arrêté à nouveau, et cette fois Dalia doit se rendre à l'évidence : Bashir fait partie d'un commando de poseurs de bombes, responsable d'un attentat meurtrier dans un supermarché de Jérusalem. La bombe était cachée dans le rayon des sucreries. Il y a des enfants parmi les morts. Condamné à la prison à vie par un tribunal militaire, il passe plusieurs années... à la prison de Ramla, à quelques centaines de mètres à peine de la fameuse maison. Mais Dalia, déçue et horrifiée, le raye de sa mémoire.

Elle épouse Yehezkel Landau, un immigrant américain, homme pieux avec qui elle se rapproche de la religion. Elle perd ses parents et hérite de la maison. Il faudrait la vendre pour améliorer les conditions de vie du jeune couple, mais quelque chose l'en empêche confusément. Elle la loue et n'y va jamais. Un jour elle raconte à son mari l'histoire de Bashir, et tous deux décident de rendre visite à la famille al-Kheiry à al-Bireh. C'est l'époque du siège de Beyrouth, des massacres de Sabra et de Chatila, et les Landau militent à Netivot Shalom, composante religieuse du Camp de la paix.

Dès cette première visite où elle est accueillie en amie par la famille du détenu, un projet prend forme dans l'esprit de Dalia. Elle n'en parle pas encore mais sa décision est prise. Elle fera ce qu'aucun Israélien n'a jamais fait depuis 1948 : elle rendra sa maison à Bashir, ou tout du moins à des membres de sa famille, puisque Bashir lui-même ne sortira plus jamais de prison.

En 1985, l'histoire rebondit : Israël libère plusieurs centaines de détenus politiques en échange de trois soldats israéliens faits prisonniers par les Palestiniens au Liban. Bashir al-Kheiry est sur la liste. Il revient à al-Bireh après seize années d'emprisonnement. Comme en 1968, Dalia vient lui rendre visite. Mais cette fois-ci, sans dire un mot, devant la famille et les amis réunis, elle lui tend les clés de la maison. On peut imaginer sa stupéfaction et celle de toutes les personnes présentes : de mémoire de Palestinien et d'Israélien, on n'avait jamais rien vu de pareil.

Ce geste, personne ne l'avait fait avant elle, et personne ne l'a fait depuis.

Bien entendu, la loi israélienne a interdit à Bashir et à Dalia de refaire l'Histoire. Après avoir arpenté les couloirs des administrations, ils ont abandonné tout espoir de pouvoir faire enregistrer la maison au nom de « l'absent » réapparu. Le cas n'est pas prévu. Il y avait bien moyen de vendre au plus offrant et de transférer l'argent à al-Bireh, mais les al-Kheiry au grand complet s'offusquèrent : on ne vend pas sa patrie, décrétèrent-ils à l'unisson.

De toute façon, Bashir n'avait pas le temps de s'occuper d'affaires immobilières. Soupçonné de faire partie de la direction clandestine de l'Intifada, il est déporté par les Israéliens en décembre 1987. Il séjourne au Liban, en Algérie, à Tunis, puis à Amman. Avec son organisation, il s'oppose catégoriquement aux accords d'Oslo, mais il rentre tout de même en zone autonome en 1994, en sa qualité de membre du Conseil national palestinien. Pendant que la communauté internationale cherche une solution au conflit israélo-palestinien, Dalia cherche une solution pratique au problème : que faire de la maison en attendant que le monde change ?

Un compromis négocié, certes imparfait et peut-être provisoire, consista finalement à repeindre la maison et à l'offrir à une association créée pour la circonstance. Depuis une dizaine d'années, la maison de Bashir et Dalia est un jardin d'enfants qui accueille les bambins arabes de Ramla. Yehezkel Landau passe le plus clair de son temps à courir le monde pour récolter les donations nécessaires à son fonctionnement. Dalia, dont le métier est astrologue, refait le monde tranquillement depuis son petit appartement à Jérusalem. Elle dresse le ciel astral de ses clients avec un petit sourire de bonne fée (ou de sorcière ?), satisfaite d'avoir brouillé les cartes. Quant à Bashir al-Kheiry, qui est membre du conseil d'administration de « la maison », il serait bien en peine d'assister aux assemblées générales puisqu'il n'a pas de permis d'entrée en Israël...

—S. B.